

espérait avec raison leur être utile par sa connaissance du pays et de la langue des habitants.

D'après tous les renseignements recueillis par lui et par nos voyageurs, il paraissait désormais évident que le blanc qui faisait partie de la cour de Mbourousémé, le chef des Batongas, était bien M. Gaspard Novéal. L'espoir de parvenir enfin au but qu'ils s'étaient proposé redoubla le courage de nos hardis explorateurs. Savinien lui-même cessa un peu ses plaintes et ses récriminations perpétuelles contre les gens qui l'avaient entraîné à cette fatale expédition.

En dépit de cet éclaircie dans leur horizon, nos voyageurs avaient encore bien du chemin à faire et bien des obstacles à surmonter avant d'arriver à Sérouma. Une fois là, on devait s'attendre à de nouveaux périls, car les Batongas de Mbourousémé passaient pour très-féroces.

Don Antonio, qui était resté deux jours au milieu de ces sauvages, n'avait échappé qu'à grand-peine à la mort; aussi envisageait-il avec une profonde inquiétude les dangers auxquels s'exposaient ses compagnons. Il leur avoua la vérité; mais quelles que fussent leurs appréhensions, ils étaient désormais trop avancés pour reculer.

Guidés par quelques Babimpés convertis qui s'étaient dévoués pour accompagner le missionnaire, ils arrivèrent enfin sur les bords de la Loan-goua. Grâce à leurs guides et aux renseignements qu'ils avaient recueillis, ils trouvèrent des barques cachées dans les roseaux du rivage. Ils traversèrent la Langoua assez près de son embouchure, contrairement aux prévisions de Mhourousémé. Ils évitèrent ainsi, sans se douter du danger auquel ils échappaient, le gué où les attendaient les guerriers batongas, qui, dans l'enivrement du combat, les auraient probablement massacrés presque tous, ainsi que l'espérait M. Morany.

Soutenu par les deux sorciers et sachant adroitement flatter les manies, les vices et la vanité de ses hôtes, Morany avait acquis un certain pouvoir à la cour. Grâce à ses cadeaux, il s'était déjà fait des créatures parmi les personnages influents.

Un de ses alliés accourut un jour, tout essoufflé, lui annoncer l'arrivée d'une caravane d'hommes blancs qui venait de faire halte à quelques pas de Sérouma.

Morany, qui avait compté sur l'embuscade du gué pour le débarrasser d'une partie au moins de ses ennemis, fit un geste de rage.

—N'importe! dit-il, ils sont à moi désormais!

Il courut aussitôt avec son interprète chez le roi, lui peignit les intentions des voyageurs sous les couleurs les plus défavorables, et l'engagea à les faire arrêter immédiatement.

Tazilé, le second sorcier, ayant appuyé cet avis, Mbourousémé s'empressa de l'adopter. On envoya une centaine d'hommes munis d'assagayes et de boucliers, pour s'emparer des étrangers et les conduire devant le roi.

Celui-ci revêtit ses habits de gala, qui se composaient d'un morceau de serge rouge orné de clinquants, de plusieurs bracelets et colliers en perles de verre, et d'une sorte de chapeau rond de matelot, surmonté de plumes et de perles rouges. Un pistolet sans chien et sans gachette, qu'il portait suspendu au cou comme un bijou précieux, complétait cette splendide parure.

Il se percha sur une sorte de grossier escabeau formé d'un tronc d'arbre à peine équarri et recouvert d'une peau de lion, et mit à la portée de sa main son assagaye, son mousquet sans batterie et un grand sabre.

Sa cour se rangea derrière lui. Ses femmes se placèrent à sa gauche, et les deux sorciers à droite, un peu en avant, afin de détruire par leurs incantations les sortilèges des étrangers. Quant à Morany, il se mit tout près du roi avec un makololo, qui lui servait d'interprète. Ses deux domestiques, Abud Shérasie et Bhyrrub Komul, se tenaient non loin de lui, mais cachés dans la foule, de manière à ce qu'on les vît pas.

On amena enfin les Européens.

En se voyant assaillis par les soldats de Mbourousémé, le premier mouvement de Valentin et de ses compagnons avait été de se défendre. Ils cédèrent pourtant aux instances du père Antonio, qui leur représenta l'inutilité d'une lutte contre des forces tellement supérieures, et les dangers que le combat pouvait faire courir à M^{me} Bartelle et à M^{me} Martigné. Ils baissèrent la tête et suivirent les soldats, le cœur oppressé par un sombre pressentiment.

On juge de leur profond étonnement lorsqu'ils reconnurent Morany, qui les regardait avec un sourire railleur et sinistre.

Don Antonio, qui était déjà venu à Sérouma et qui connaissait un peu la langue des sauvages, fit quelques pas en avant de ses compagnons et répondit en leur nom aux questions de Mbourousémé.

—D'où viennent ces Bazungas, demanda le roi.

—Ce ne sont pas des Bazungas (Portugais), mais des Makoas (Anglais), répondit le missionnaire, qui connaissait la haine que les Batongas portent à la nation portugaise, qu'ils prétendent avoir jadis occupé une partie de leur pays.

—D'où viennent-ils?

—De Lynyanti.

—Ce n'est pas vrai. Ils viennent des grands lacs salés (la mer).

—Sans doute, mais ils ont passé par Lynyanti.

—Tu vois bien qu'il est difficile de chercher à me tromper. Quels présents apportent-ils pour payer leur passage sur mes Etats?

—Ils sont bien pauvres maintenant. La route qu'ils ont parcourue a épuisé leurs ressources et la *tsésé* a détruit leurs bestiaux.

—Pourquoi alors se permettent-ils de fouler ma terre et de boire mon eau, s'ils n'ont pas de quoi les payer?

—La terre et l'eau appartiennent à Dieu. Chacun a le droit d'en user ici-bas.

—Ce n'est pas vrai. Tout est à moi ici. D'ailleurs, que viennent faire ces étrangers dans mon pays?

—Ils viennent chercher un parent.

—Et c'est pour cela qu'ils ont voyagé durant plusieurs lunes et bravé tant de dangers? Mbourousémé n'est pas un enfant qu'on amuse avec des mensonges.

Je t'ai dit la vérité.

Malheureusement pour Antonio, le roi, qui s'expliquait fort bien la présence d'un marchand d'esclaves voyageant pour son commerce, ne pouvait comprendre que les affections de famille eussent assez de puissance pour décider des gens raisonnables à entreprendre de si longs et si périlleux voyages.

Il regarda Morany comme pour lui dire: « Tu avais raison. »

Celui-ci, qui fumait son *houka* avec une indifférence affectée, lui répondit par un geste qui signifiait fort clairement: « Vous voyez bien! »

—Vous ne me croyez pas? dit le missionnaire avec tristesse, en s'adressant au chef des Batongas.

—Non. Mbourousémé est un grand roi. Il a dans